

La traversée du Colbert De Gaulle au Québec en juillet 1967

Jean-Nicolas De Surmont

Number 139, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92625ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

De Surmont, J.-N. (2019). Review of [La traversée du Colbert : de Gaulle au Québec en juillet 1967]. *Cap-aux-Diamants*, (139), 50–52.

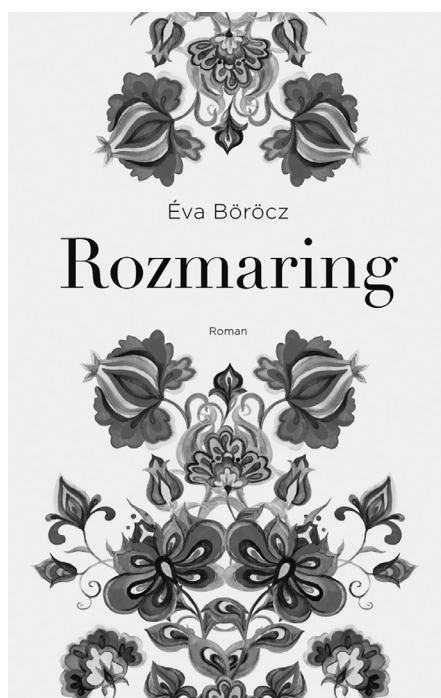
risa beaucoup des combats de Pierre Laporte, au moment où il dirige la revue *L'Action nationale* (à ne pas confondre avec le quotidien *L'Action catholique*). Les chapitres de la dernière moitié couvrent la vie publique et la carrière politique du futur député de Chambly. En tant que ministre des affaires culturelles, Pierre Laporte a eu l'occasion de collaborer étroitement avec Guy Frégault et son homologue français André Malraux, notamment pour un *Livre blanc sur la culture* qui, injustement accusé d'être « trop nationaliste » par le Conseil des ministres, a été tabletté sans jamais être diffusé, en 1966 (p. 280). Inévitablement, les dernières pages racontent avec justesse et sans complaisance la fin misérable de l'ancien ministre Laporte ainsi que sa postérité.

Dans sa généreuse préface, le journaliste Gilles Lesage rappelle fort à propos que Pierre Laporte a aussi été un artisan de la Révolution tranquille, au même titre que René Lévesque ou Paul Gérin-Lajoie, mais que son nom a été – par la force des choses – absent de bien des commémorations soulignant les 40 ans, voire les 50 ans de la Révolution tranquille (p. 22). Il aurait pourtant été aisé de mentionner son nom ou d'inviter ses enfants ou d'anciens collègues lors de tels événements où la mémoire de la nation est convoquée. Quoi qu'il en soit, Jean-Charles Panneton nous donne ici une biographie importante et soigneusement documentée, au style alerte. Seulement quelques erreurs subsistent : ainsi, les Presses de l'Université Laval sont situées à Québec, et non à Lévis (voir note 50, p. 181).

Yves Laberge

Éva Böröcz. *Rozmaring*. Montréal, Les éditions Hurtubise, 2017, 328 p.

Il est vraiment rafraîchissant de mettre la main sur des romans qui ont une saveur si particulière. Lorsque mon regard s'est attardé sur cette magnifique couverture



colorée, j'ai tout de suite eu envie de lire cette histoire qui s'annonçait des plus captivantes. Mon instinct ne m'avait pas trompé...

Rozmaring, c'est d'abord et avant tout un village incroyable où la vie coule doucement pour les habitants et où l'air transporte de délicieux effluves de rose et de romarin. Dès les premières pages, on nous raconte la légende sur la provenance de ce nom de village si particulier (p. 12-13). À la lumière de cette histoire, j'étais déjà sous le charme.

Dans cette œuvre fascinante d'Éva Böröcz, la mort et les difficultés de la vie nous frappent de plein fouet. Notre attention est immédiatement captée par les épreuves qu'affrontent les personnages. Il nous tarde de savoir comment ils réagiront et surtout ce qu'il adviendra d'eux.

Le contexte social particulier de la Première Guerre mondiale est le déclencheur de bien des événements malheureux. Malgré toutes ces épreuves, les personnages du livre de Böröcz font preuve d'une force de caractère incroyable qui les pousse, chacun à leur manière, à faire face à ces difficultés sans jamais baisser les bras.

L'auteure a choisi d'aborder des thèmes extrêmement difficiles tels que la mort, les enfants illégitimes, l'homosexualité, les abus sexuels et le meurtre. Pourtant, la lecture de l'œuvre est loin d'être pénible pour autant. Il s'installe plutôt une soif de justice et d'équilibre qui pousse le lecteur à vouloir à tout prix que les personnages retrouvent la paix et l'harmonie au cœur de leur magnifique village.

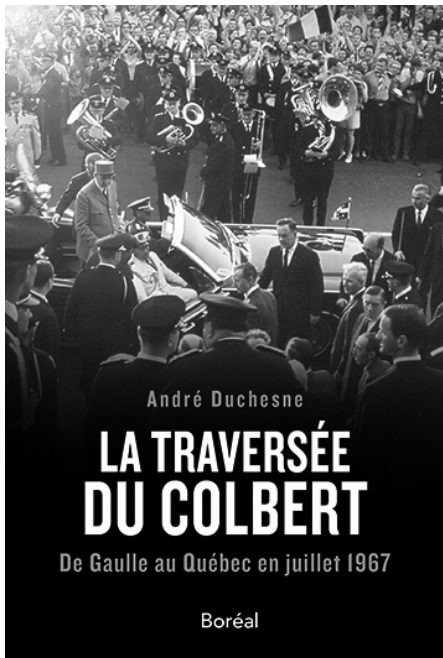
Le talent d'écriture de cette auteure m'a totalement conquise. Sa façon de décrire l'environnement est exceptionnelle. Sa plume est vivante et on a l'impression que l'histoire prend vie sous nos yeux. Les personnages sont uniques et attachants. Ils possèdent des traits de caractère complexes, ce qui rend l'œuvre vraiment captivante.

Rozmaring nous prouve qu'il y a toujours de la beauté dans les épreuves et les difficultés. Une leçon de vie qu'il est parfois bon de se remémorer... Bravo à l'auteure pour cette œuvre magistrale qui respire la fraîcheur, l'humilité, la résilience et le parfum des roses et du romarin...

Johannie Cantin

André Duchesne. *La traversée du Colbert. De Gaulle au Québec en juillet 1967*, Montréal, Boréal, 2017, 352 p.

Journaliste chevronné, André Duchesne commence son propos par une introduction historique bien documentée rappelant l'arrivée au pouvoir des libéraux fédéraux en avril 1963, puis il évoque la politique d'autonomie du général Charles de Gaulle, notamment le retrait du commandement intégré de l'OTAN, en mars 1966. Au chapitre 2, l'auteur fait état des premières démarches conduisant à son séjour au Québec, soit les deux invitations qu'il reçoit à la mi-septembre 1966, l'une d'Ottawa signée par le gouverneur général Georges Vanier, l'autre par le premier ministre du



Québec Daniel Johnson. L'auteur affirme que seules ces invitations ont été faites au général de Gaulle. Or, le maire Jean Drapeau l'a aussi invité à l'Expo 67.

L'une des premières polémiques entourant ce séjour est le fait de passer ou non par Ottawa et donc de venir par bateau ou par avion (p. 27). André Patry, alors au service du protocole du gouvernement du Québec, explique qu'il n'est pas dans les règles de venir au Canada par bateau sans s'arrêter à Ottawa d'abord.

De Gaulle confirme son séjour le 13 février 1967 et le délégué du Québec à Paris, Jean Chapdelaine, communique la nouvelle à Daniel Johnson le 14 février. Le même jour, dans une réunion du cabinet Pearson, Jean Marchand, alors député de Québec-Ouest et ministre de l'Immigration, en fait état sous forme de rumeurs. C'est Paul Martin qui dément la situation en disant qu'aucune décision ne serait prise avant les élections législatives françaises en mars.

Au chapitre 4, Duchesne s'intéresse à la préparation de l'accueil du général de Gaulle au Québec. Ce chapitre mérite l'attention du lecteur, notamment parce qu'il fait la liste des assignations particulières du comité de réception et d'accueil du gouvernement au général de Gaulle. Aux côtés de Marcel Masse et

d'André Patry, on y découvre des noms beaucoup moins connus, dont ceux de Joseph Couture, Benoît Bélanger et Maurice Verret. Le plus étonnant reste la mention de Jean O'Keefe comme assistant du chef du protocole qui travaille vraisemblablement dans l'ombre d'André Patry et de Pierre-Marc Johnson qui fait également partie de l'organisation. À Ottawa, c'est Lionel Chevrier qui est nommé commissaire général des visites d'État dans le cadre des festivités du centenaire de la Confédération.

Le général se rend dans 24 villes. Si l'occasion de la visite est de rappeler pour les uns le centenaire de la Confédération, De Gaulle ne l'entend pas ainsi (comme nous l'a rappelé le numéro spécial de *l'Action nationale* paru en juin-septembre 2017 (Vol. CVII, nos 6-7) et consacré aux Actes du colloque « Vive le Québec libre » du 26 et 27 mai 2017), lui qui vient pour célébrer la fidélité des Français du Canada, à la mère patrie. Outre l'itinéraire de De Gaulle lors de son séjour, l'objet de la visite du général est donc, également, un élément qui soulève la polémique. Il en va de même de la question du discours sur le balcon de l'hôtel de ville. Ainsi, dans un document que l'auteur a retrouvé aux archives de la Fondation Charles de Gaulle à Paris, il est bel et bien fait mention que le général s'adressera à la foule du haut d'une *terrasse* dominant la place. Mais une note postérieure, provenant de l'ambassade de France au Canada, disait que le général saluerait la foule depuis la terrasse, mais sans plus.

Au chapitre 9, l'auteur relate un autre des sujets qui a fait couler beaucoup d'encre, celui du caractère improvisé du discours du général de Gaulle sur le balcon de l'hôtel de ville (voir aussi Courteaux, p. 74). C'est Alain Peyrefitte, que cite l'auteur, qui évoque le fait que le général de Gaulle aurait confié à son vice-amiral Jean Philippon son désir de crier « Vive le Québec libre »? Courteaux explique, quant à lui, que dès le 27 juin les services de la présidence de la République ont distribué aux fonctionnaires

français, qui travaillaient à la préparation de la visite montréalaise, une brochure où il était fait mention qu'après l'accueil à l'hôtel de ville, le général s'adresserait à la foule du haut d'une terrasse dominant la place. Il est facile ici d'y substituer « terrasse » par « balcon ».

Le chapitre 20, « C'est une grande émotion », relate les moments historiques et controversés entourant le discours du général de Gaulle, annonçant le chapitre suivant, « Retour sur un micro », qui, lui, évoque plutôt le caractère controversé de la présence du micro sur le balcon de l'hôtel de ville. Ici, Duchesne reprend la nomenclature des personnes dont on a dit qu'elles ont porté le micro à De Gaulle ou qui ont déclaré l'avoir fait : deux membres du Service d'action civique : Paul Comiti et Roger Tessier, puis Pierre-Louis Mallen, correspondant de l'ORTF, Bernard Dorin. À ces noms, André Duchesne ajoute un technicien de Radio-Canada ou de l'ORTF. Et il précise « Une certitude : c'est bien un technicien de Radio-Canada [Bouchard] (ce que confirme Tardieu (2017 : p. 50) qui a rebranché le micro. Et, ce qui ne gêne rien, ce technicien était un organisateur politique du député libéral d'Ahuntsic, Jean-Paul Lefebvre », nul autre que le député qui demande en 1969 la démission de Jean Lesage alors à la tête de l'opposition libérale. Si Drapeau avait, selon ce qu'en rapporte l'auteur, insisté pour qu'il n'y ait pas de discours à l'hôtel de ville, on peut imaginer qu'il y avait dans l'entourage du général bon nombre de personnes pouvant outrepasser cette règle, que ce soit au sein de la communauté du renseignement, des techniciens, des agents de sécurité, etc.

Dans la cascade des controverses suscitées par le général à l'occasion de sa dernière visite au Québec, il faut signaler les réactions hostiles et mitigées du gouvernement fédéral dont celle du premier ministre Lester B. Pearson. À la suite du flamboyant discours faisant allusion au Québec libre, Pearson déclare que le Canada est libéré et que les Canadiens

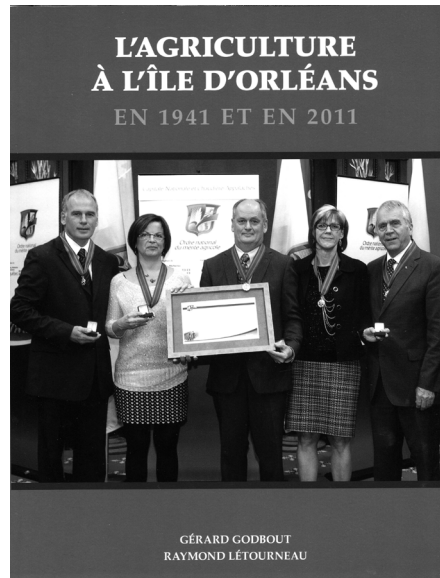
n'ont pas besoin d'être libérés. Avec le recul, on peut comprendre que l'interprétation que De Gaulle avait de l'histoire et du sens qu'il octroyait aux mots ne concordait sûrement pas avec celle de Pearson.

Les chapitres suivants décrivent pas à pas les multiples activités du général de Gaulle au Québec, la réception à l'Université de Montréal, l'inauguration du métro de Montréal, la visite de l'Exposition universelle, sans omettre de signaler la présence d'une balle perdue à l'hôtel de ville.

L'une des marques d'originalité de l'ouvrage est le compte rendu que donne la CIA des événements. Il rapporte notamment que la CIA avait conclu qu'en réaction au retrait de la France du commandement intégré de l'OTAN, il n'était aucunement question que cela affaiblissent les liens entre Ottawa et Paris si cela avait pour résultat de renforcer l'association entre les séparatistes du Québec avec la France. Si l'auteur en conclut ici que cela démontre qu'au printemps 1966 tout le monde sait que la France et le Québec souhaitaient se rapprocher, c'est oublier que dès 1958 cette volonté se manifeste de plusieurs manières avec la réorganisation de la politique étrangère gaulliste, l'ouverture du Maison du Québec, les visites répétées de Xavier Deniau à partir de 1963 et la signature de l'entente France-Québec en matière d'éducation en 1965. Ces faits étaient connus du public d'alors et la CIA, quant à elle, en savait déjà bien davantage sur la présence française au Québec à partir de 1964.

L'ouvrage, richement documenté, fait aussi place à la réaction des chefs, à la réception critique des discours du général de Gaulle et constitue un travail de journaliste d'investigation qui ne se limite pas à une simple description factuelle et anecdotique des faits les plus connus. Il est complété par trois annexes.

Jean-Nicolas De Surmont



Raymond Létourneau et Gérard Godbout. *L'agriculture à l'île d'Orléans en 1941 et en 2011*. Île d'Orléans, Fondation Minigo et Fondation Manoir Mauvide-Genest, 2012, 212 p.

Les livres à propos de l'île d'Orléans sont toujours appréciables, mais parfois difficiles à trouver; pensons par exemple à *L'île d'Orléans, microcosme du Québec*, d'André Gaulin et Norbert Latulippe, publié par l'Association québécoise des professeurs de français en 1984. Cette autre parution – aussi difficile à trouver – se subdivise en deux sections et reprend en bonne partie la monographie de Gérard Godbout (1904-2004) parue en 1942 (p. 8-86); certaines données ont été corrigés ou transposées selon le système métrique et quelques notes en bas de page ont été ajoutées. Plus considérable, la dernière moitié de l'ouvrage est uniquement de l'abbé Raymond Létourneau et fournit une infinité de données sur la vie rurale à l'île d'Orléans : types de cultures, spécialisations et statistiques sur la production maraîchère. Les spécialités produites sur l'île d'Orléans sont trop nombreuses pour être énumérées : acériculture, apiculture, aviculture, industrie laitière et fromagère (p. 145 et sq.). La documentation de ce livre est abondante et fournit souvent des références rares : on mentionne des publications du XIX^e siècle sur l'agricul-

ture comme *Le livre des cercles agricoles* (1895) (p. 105). On traite plus loin de l'évolution des idéologies du monde rural au Québec (p. 122). En ce contexte de diversification et de concurrence venue de l'étranger (la mondialisation), les portraits de certaines fermes spécialisées (les fraises de la Polyculture Plante; le bœuf Highland; les éleveurs de chèvres) sont particulièrement appréciables et permettent des découvertes insoupçonnées. Il ne s'agit pas d'un beau livre avec une multitude de photographies anciennes et aériennes de grand format, comme l'avait fait Michel Lessard (*L'île d'Orléans : aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française*, Éditions de l'Homme, 1998), mais plutôt d'un bilan assez exhaustif centré sur l'agriculture à l'île d'Orléans. En relisant *L'agriculture à l'île d'Orléans en 1941 et en 2011*, on repense aux monographies municipales d'autrefois, si instructives sur la vie communautaire de nos villages. L'aspect comparatif (1941 et 2011) constitue un élément qui fait l'originalité de cette publication, la neuvième que Raymond Létourneau consacre à l'île d'Orléans. Disponible uniquement sur commande dans les meilleures librairies, on espère en revanche la retrouver dans toutes les bibliothèques municipales.

Yves Laberge

Micheline Tremblay. *Léa. J'ai la mémoire chagrine*. Ottawa, Les Éditions David, 2017, 415 p.

Tout débute en 1885 avec l'histoire de Léa. Cette charmante jeune fille devra faire le choix de renoncer à son rêve de devenir maîtresse d'école en allant travailler chez sa tante Angéline qui tient une pension à Montréal pour ainsi contribuer au revenu familial : « [...] un beau rêve, anéanti abruptement quand son père l'a obligée à quitter l'école pour aider sa mère » (p. 29).

L'histoire expose les différences entre le